

Rainer Maria Rilke

## Requiem pour une amie

traduit de l'allemand par Claude-Nicolas Grimbert

Rilke s'est lié au peintre Paula Becker à Worpswede en 1900. Devenue l'épouse de Otto Modersohn, l'artiste mourut en 1907, à trente et un ans, trois semaines après avoir mis au monde une petite fille. De Rilke, elle avait fait, l'année précédente, un portrait qui lui indiquait quel poète il *serait* (voir le beau livre de H.W. Petzet, *Das Bildnis des Dichters*). Le *Requiem* est la première réponse de Rilke, sur ce chemin de sa poésie authentique qui aboutit aux *Élégies* et aux *Sonnets*.

Écrit le 31 octobre,  
le 1<sup>er</sup> et le 2 novembre 1908 à Paris.

J'ai des morts, et je les laissais aller  
et m'étonnais de les voir si sûrs d'eux,  
si prompts à habiter leur mort, si justes,  
si autrement qu'on ne les dit. Toi seule  
reviens, me frôlant, rôdant, disposée  
à toucher un objet qui fasse un bruit  
et te trahisse. Oh, ne me prends ce que  
j'apprends lentement. J'ai raison ; tu erres  
si tu es émue pour un quelque chose  
par nostalgie. Nous le convertissons ;  
il n'est pas ici, nous le reflétons  
et le renvoyons, aussitôt connu.

Je te croyais bien plus loin. Tu me troubles,  
*toi*, d'errer et de venir, toi qui plus  
as su convertir que toute autre femme.  
Nous étions effrayés, quand tu mourus,  
non, brisés d'obscur par ta mort puissante,  
le naguère arraché au désormais :  
c'est notre affaire ; et lui trouver sa place  
sera notre travail comme en tout.  
Mais si tu fus effrayée toi-même et  
as de l'effroi quand l'effroi n'a plus cours ;  
si tu te perds un bout d'éternité  
et viens entrer ici, amie, ici

où tout n'est encore ; et si, dispersée,  
dès lors dans le Tout dispersée, coupée,  
de l'orient des infinies natures  
tu ne te saisis comme ici des choses ;  
si, des révolutions qui t'accueillirent,  
la pesanteur sans bruit d'une inquiétude  
te fait redescendre au temps dénombré — :  
cela m'éveille, effraction dans la nuit.  
Et si je disais que tu le veux bien,  
que tu viens par excès de grandeur d'âme,  
étant si assurée, si en toi-même,  
que tu cours comme un enfant, insouciant  
des lieux où l'on fait du mal à quelqu'un — :  
mais non : tu pries. Cela me vient ainsi,  
me dépouillant, me sciant par le travers.  
Si tu portais comme un spectre un reproche,  
à moi rapporté, quand je me retire,  
la nuit, dans mes poumons, dans mes entrailles,  
de mon cœur dans le logis le plus pauvre, —  
ce reproche aurait moins de cruauté  
que ta prière. En quoi tu m'y requiers ?

Dis, je dois partir ? As-tu quelque part  
oublié un objet qui se tourmente  
et te réclame ? Irai-je en un pays  
que tu ne vis pas, mais qui, semblable à toi,  
de tes sens était le complémentaire ?

Je vais naviguer sur ses cours d'eau, vais  
y aller, m'informer de vieux usages,  
vais m'adresser devant leur porte aux femmes,  
les regarder appeler leurs enfants.

Je vais noter comment du paysage  
ils sont revêtus lors du vieux travail  
des prés et des champs ; je vais désirer  
me faire introduire auprès de leur roi,  
et vais par corruption pousser les prêtres  
à me coucher devant leur forte idole,  
à s'en aller et refermer le temple.

Mais si je sais beaucoup, je vais alors  
observer simplement les animaux,  
qu'un rien de leur tournure en mes jointures  
s'insinue ; et vais avoir un peu d'être  
au fond de leurs yeux qui me garderont,  
puis me laisseront, calme et sans avis.

Je vais laisser les jardiniers me dire  
les leçons de tant de fleurs, que je puisse  
mettre en vase un restant de leurs beaux noms  
que j'aurai rapporté des cent parfums.  
Et des fruits, je vais acheter des fruits  
où le pays est encor, jusqu'au ciel.

Car tu comprenais Cela : les fruits pleins.  
Tu les posais devant toi sur des coupes  
et de couleurs équilibrais leur poids.  
Et ainsi que des fruits tu vis les femmes,  
et ainsi les enfants, de l'intérieur  
poussés jusqu'aux formations de leur être.  
Et te vis toi-même enfin comme un fruit,  
quittas tes vêtements, te transportas  
devant le miroir, t'y laissas entrer  
sous ta vue, qui devant lui resta grande  
et ne dit pas : c'est moi, mais : cela est.  
Si peu curieuse était enfin ta vue,  
si démunie, de si vraie pauvreté  
qu'elle en perdit le désir de toi : sainte.

Je vais te retenir ainsi que tu  
te mis dans le miroir, profondément,  
loin de tout. Pourquoi viens-tu autrement ?  
Qu'as-tu à te dédire ? A vouloir me  
suggérer que dans cet ambre en collier  
pesait encore à ton cou quelque chose  
du poids que n'ont jamais dans l'au-delà  
des tableaux apaisés ; à me montrer  
dans ton port un mauvais pressentiment ;  
à imposer aux contours de ton corps  
d'être expliqués comme on lit dans la main,  
pour m'empêcher de les voir sans destin ?

Viens près de la bougie. Je ne crains pas  
d'avoir les morts devant les yeux. S'ils viennent,  
ils ont donc un droit, dans notre regard  
se maintenir, ainsi que font les choses.

Viens ; nous serons un moment silencieux.  
Vois cette rose, à la table où j'écris ;  
la lumière autour d'elle hésite autant  
que sur toi : elle aussi pouvait n'y être.  
Dans le jardin, sans se mêler à moi,  
elle aurait dû rester ou s'en aller, —  
mais pour sa durée, qu'est donc ma conscience ?

Ne sois effrayée si je saisis, ah,  
ça monte en moi : je ne peux autrement,  
je dois saisir, et même à en mourir.  
Saisir que tu es ici. Je saisis.  
Comme un aveugle autour de lui saisit,  
je sens ta fortune et n'en sais le nom.  
Ensemble, veux-tu, regrettons qu'on t'ait  
sortie de ton miroir. Peux-tu pleurer ?  
Tu ne peux plus. L'énergie de tes larmes,  
tu l'as convertie en ton mûr regard  
et tu en étais, pour la sève en toi,  
à la changer en intensité d'être  
qui monte et tourne, instable, aveuglement.  
Puis un sort t'arracha, ton dernier sort  
t'arracha à ton pas le plus lointain  
pour te rendre à un monde où *veut* la sève.  
Mais pas toute ; un morceau pour commencer,  
et comme autour de lui jour après jour  
le réel augmentant l'alourdissait,  
tu t'y employas toute : et tu partis  
et te brisas en éclats, de la loi  
te tirant, car tu t'y employais. Et  
tu fis le vide et tiras de ton cœur,  
sol chaud de nuit, la semence encor verte  
de quoi ta mort allait germer : la tienne,  
ta mort à toi près de ta vie à toi.  
Et tu les mangeas, les grains de ta mort,  
l'ayant fait de tous, tu mangeas ses grains,  
et en conservas un goût de douceur  
que tu ne savais pas, douceur aux lèvres,  
toi : qui étais déjà douce en tes sens.  
Oh, ce regret. Sais-tu comment ton sang  
revint d'un cycle, hésitant sans pareil  
et malgré lui, quand tu le rappelas ?  
Qu'il fut confus de tourner dans ton corps  
de nouveau ; qu'il fut rempli de méfiance  
et de stupeur d'entrer au placenta  
et du long retour soudain fatigué.  
Tu le poussas, le chassant en avant,  
tu le traînas où le feu brûle, ainsi  
qu'au sacrifice un troupeau d'animaux :  
et voulus aussi qu'il en fût joyeux.

Et tu le contraignis : il fut joyeux,  
il vint, il se voua. Il te semblait,  
étant accoutumée à l'autre échelle,  
que ce serait pour un seul instant ; mais  
tu étais dans le temps, et temps est long.  
Et temps s'en va, et temps s'accroît, et temps  
ressemble à rechute en maladie longue.

Que ta vie fut brève en comparaison  
des moments où tu étais assise et  
que tant d'énergies de tant d'avenir  
tu pliais muette à l'enfant à naître,  
ce nouveau destin. Oh, travail, hélas.  
Travail de trop d'énergie. Tu le fis  
jour après jour, tu te traînas à lui  
et tramas comme il faut sur le métier  
et employas tous tes fils autrement.  
Et enfin tu eus du cœur à la fête.

Quand ce fut fait, tu voulus ton salaire,  
tels des enfants, quand ils ont bu l'amère  
infusion qui les guérira peut-être.  
Tu pris ton salaire, étant de chacun  
si éloignée, comme aujourd'hui ; personne  
n'eût conçu lequel t'aurait fait du bien.  
Tu le savais. Tu t'assis dans ton lit,  
devant toi un miroir te rendit tout  
entièrement. Alors tout était *toi*  
et *devant*, et dedans rien qu'illusion,  
la belle illusion de la femme aimant  
ses bijoux, ses cheveux et ses coiffures.

Tu mourus comme au temps jadis les femmes,  
de la mort démodée au clair foyer,  
de la mort des accouchées qui voudraient  
se refermer, mais sans plus le pouvoir,  
car cet être obscur qui naquit par elles  
se présente encore et pousse et pénètre.

N'aurait-il pas pourtant à des pleureuses  
fallu faire appel ? Leurs lamentations  
sont à prix d'argent, et l'on peut payer  
leurs hurlements, la nuit, quand tout se tait.  
Cérémonies ! nous n'avons pas assez  
de cérémonies. Tout va et se perd.  
Oui, tu dois venir, morte, et avec moi

chercher du regret. Entends-tu le mien ?  
Je voudrais ma voix semblable à un drap,  
la jeter sur les tessons de ta mort  
et tirer dessus, qu'elle aille en lambeaux,  
et tout ce que je dis devrait alors  
aller en haillons, transi, dans ma voix ;  
place au regret. Mais mon regret accuse :  
non pas celui qui t'a tirée de toi  
(je ne le distingue, il est comme un autre),  
mais c'est tous que j'accuse en lui : c'est l'homme.

N'importe où, qu'un avoir-été-enfant  
monte au fond de moi, que j'ignore encore,  
serait-il le plus pur de mon enfance :  
je ne le veux savoir. Je veux d'un ange  
l'image en tirer sans ouvrir les yeux  
et je le veux lancer au premier rang  
de ceux qui crient et de Dieu se souviennent.

Car souffrir a désormais trop duré,  
et nul ne le peut ; c'est trop lourd pour nous,  
souffrir confusément du faux amour  
qui, prenant la prescription pour coutume,  
se dit un droit et grossit du non-droit.  
Où un homme a-t-il droit à posséder ?  
Qui peut posséder ce qui ne se tient,  
ce qu'on n'attrape heureux que rarement  
et qu'on renvoie tel un enfant sa balle.  
Comme un général ne peut la Victoire  
maintenir à la proue de son navire,  
quand le secret de sa divinité  
soudain la soulève au clair vent de mer :  
ainsi chacun de nous ne peut la femme  
appeler, qui ne nous voit plus et qui  
sur un rayon effilé de son être  
va miraculeusement sans tomber :  
sauf vocation et goût pour le péché.

Car c'est péché, si péché il y a :  
n'augmenter la liberté d'un amour  
des libertés que l'on élève en soi.  
Nous n'avons, quand nous aimons, que cela :  
l'un l'autre nous laisser ; car nous tenir  
nous vient tout seul et n'est même à apprendre.

Es-tu encor là? Dans quel coin es-tu? —  
Tu as tellement su de tout cela,  
tu as tellement pu, quand tu partis  
ouverte à tout, comme un jour qui se lève.  
Les femmes souffrent : aimer, c'est être seul,  
et parfois dans leur travail des artistes  
voient qu'il leur faut convertir quand ils aiment.  
Les deux tu commenças ; les deux sont dans  
ce qu'altère un renom qui te l'enlève.  
Tu étais loin des renoms. Tu étais  
invisible ; avais sans bruit ta beauté  
tirée en toi, comme un drapeau que l'on  
amène un matin gris de jour ouvrable,  
et tu ne voulus rien qu'un long travail, —  
qui n'est pas fait : cependant n'est pas fait.

Si tu es encor là, si dans l'obscur  
est encore un endroit où ton esprit  
résonne à vif sur le calme des ondes  
que ma voix, seule au milieu de la nuit,  
fait vibrer dans les hauteurs de ma chambre :  
Écoute-moi : Aide-moi. Vois comment,  
ne sachant quand, nous quittons notre avance  
et glissons dans un rien qui n'est pas nous ;  
nous nous y enlisons comme en un rêve  
et nous y mourons sans nous éveiller.  
Nul n'est plus loin. Qui éleva son sang  
haut dans une œuvre aux dimensions croissantes  
un jour ne pourra plus le soutenir,  
l'abandonnant à son poids, sans valeur.  
Car il est une ancienne hostilité  
qui disjoint la vie et le grand travail.  
Que je la voie et la dise : aide-moi.

Ne reviens pas. Si tu peux l'endurer,  
sois morte avec les morts. Les morts s'affairent.  
Pourtant aide-moi, sans te disperser,  
ainsi le plus lointain parfois : en moi.